

L'effritement de l'État social conjugué à un mouvement de privatisation déporte les secteurs de l'aide et de l'éducation vers une logique de rentabilité et d'évaluation.

En conséquence, il est plus que nécessaire de valoriser l'essence du travail social qu'est l'art de l'ordinaire et de soutenir la valeur fondamentale d'hospitalité des métiers de la relation.

Si l'art de l'ordinaire peut se définir comme pratique de terrain, l'hypothèse de ce texte est de développer « la volonté artistique » comme le mouvement qui lui donne son élan, son impulsion. En ce sens, la volonté artistique constitue une position éthique qui offre un respect des rythmes de l'humain face aux accélérations modernes, aux cultes de l'évaluation et de la mesure de qualité. La volonté artistique nécessite d'être attentifs à l'écoute du temps de chacun, le temps comme attention à l'histoire biographique de chaque personne accueillie et aidée.

Continuellement vivifier le travail social relève d'un défi ambitieux.

David Puaud, anthropologue et formateur-chercheur, consacre depuis 2005 ses travaux à la gestion des marges urbaines, notamment à partir d'enquêtes de terrain menées au sein de quartiers populaires. Il est notamment l'auteur de *Le travail social ou l'art de l'ordinaire* (Yapaka, 2012), *Un monstre humain ? Un anthropologue face à un crime « sans mobile »* (La Découverte, 2018), *Le spectre de la radicalisation. L'administration sociale en temps de menace terroriste* (Presses de l'EHESP, 2018).

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



LE TRAVAIL SOCIAL ANIMÉ PAR LA « VOLONTÉ ARTISTIQUE »

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

112 yapaka.be

LE TRAVAIL SOCIAL ANIMÉ PAR LA « VOLONTÉ ARTISTIQUE »

David Puaud

yapaka.be

Le travail social animé par la «volonté artistique»

David Puaud

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Audrey Heine et Habiba Mekrom.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Stephane Albessard, Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylter, Olivier Courtin, Deborah Cuignet, Marie Darat, Marleine Dupuis, Stephan Durviaux, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, François Moors, Marie Thonon, Nathalie Van Cauwenbergh, Françoise Verheyen.

Comité directeur : Frédéric Delcor, Liliane Baudart, Annie Devos, Stephan Durviaux, Lise-Anne Hanse, Alain Laitat, Benoit Parmentier, André-Marie Poncelet.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Novembre 2019

Le tournant du travail social	5
Alors que proposer ?	9
La bricole	13
Hasard ou coïncidence ?	16
L'ironie	18
Analogie, métaphore et humour	19
Un exercice de soi, dans la pensée	21
Des arts de faire aux stratégies de civilité	24
De l'art de l'ordinaire comme processus d'émancipation sociale	27
Position éthique	33
Un mur mou	36
Une éthique d'hospitalité	39
L'empathie méthodologique	42
L'engagement raisonné	48
Expériences partagées	51
Le temps est à l'écoute	54
Bibliographie	59

Le tournant du travail social

Quel rapport entre le cours du baril pétrolier, passé entre 2014 de 100 dollars à moins de 30 en 2015, et le travail social ?

Aucun à première vue. Quels liens entre le rapport annuel de la Commission européenne sur « les déséquilibres macroéconomiques » de nombre de pays de l'Union européenne et l'action sociale ?

« Glocalisation », vous avez dit ?

Dans le contexte belge et français, le travail social s'avère être devenu une véritable variable d'ajustement des finances publiques. En ce sens, notamment depuis les années 2000 sous l'impulsion de plusieurs directives européennes (directive Bolkestein, paquet Monti-Kroes...), on assiste à une véritable « biopolitique du travail social » au sens d'une rationalisation des « problèmes posés à la pratique gouvernementale par les phénomènes propres à un ensemble de vivants constitués en population : santé, hygiène, natalité, longévité, races... » (Foucault, 2004).

Bien que le travail social bénéficie de financements mixtes, à la fois publics et privés, il reste étroitement lié aux subventions de l'État social et des collectivités locales.

Influencé par le modèle de l'entrepreneuriat, il est devenu depuis quelques années un secteur économique qui se doit d'être concurrentiel et rentable au même titre que d'autres champs professionnels tels que ceux du médical et de la culture...

Le travail social, déjà remanié dans maints secteurs

en intervention sociale¹ (structures liées à l'accueil des demandeurs d'asile, prise en charge de jeunes signalés en voie de radicalisation...), se métamorphose de manière lente et inexorable en philanthropie étatique.

Les États se doivent de réduire drastiquement leurs budgets, d'impulser la création de structures à financement privé (d'ordre entrepreneurial ou caritatif). Dans le modèle de la philanthropie étatique, l'État se retrouve réduit à un rôle de facilitateur, d'accompagnateur. L'idée n'est pas nouvelle. Déjà en 1997, le Premier ministre britannique et plus tôt encore le Président des États-Unis en 1992 eurent pour objectif de sortir du *Welfare state*² qui constituait selon eux un poids financier considérable et empêchaient les individus de prendre leurs responsabilités. À travers ce désengagement de l'État devenu « stratège », enjoignant les sujets aidés à développer leurs capacités d'agir, il s'agit d'opérer une coupe drastique des aides sociales et d'opérer une réorientation de certains services sociaux en termes financiers et opérationnels à des philanthropes, entreprises et autres œuvres caritatives.

Le travail social nécessite un ancrage territorial de professionnels formés ayant la volonté d'établir une relation de confiance avec une population, des sujets dits « en difficulté et/ou ayant des problématiques sociales » pris en compte (et non en charge).

Cette activité ne peut s'effectuer que dans la durée, avec des financements pérennes et un État social garantissant des droits sociaux.

1. Pour préciser la distinction entre intervention sociale et travail social : « L'intervention sociale s'adresse à une population sur un territoire donné ; enfin le but n'est pas de s'intéresser aux causes des problèmes mais surtout aux symptômes en proposant des réponses immédiates et en mettant en place des suivis notamment à base de dossiers. Le travail social quant à lui répond plutôt aux critères suivants : le long terme, qualification des professionnels, relation d'aide, travail en direction des individus et des groupes, avec une recherche des causes des problèmes en mettant en place des accompagnements approfondis. » (Curie, 2010).

2. État-providence

Depuis quelques années, on assiste à la mise en place de schémas de réorganisation, de regroupements d'ASBL en Belgique, d'associations en France et autres dispositifs sociaux et médico-sociaux. Glissement également de l'évaluation interne (et externe) des activités des services sociaux à la démarche qualité pour mieux contrôler les objectifs et moyens mis en place par les services sociaux dépendant en grande partie de subventions publiques. Les remaniements économiques en cours dans l'action sanitaire et sociale s'accompagnent du développement exponentiel d'outils de gestion « bio-informatique » : des bracelets électroniques aux bases de données numérisées en réseau dans les services publics en passant par des appareils domotiques voire des logiciels collaboratifs entre professionnels et usagers visant à prédire et évaluer la faisabilité des projets de la personne aidée. Les dossiers informatisés dans l'accompagnement social de la précarité sont de plus en plus utilisés pour gérer les comportements des individus perçus comme vulnérables et/ou déviants.

En l'espace de vingt ans, le régime de l'appel d'offres et la logique du projet se sont imposés, instaurant une concurrence entre les acteurs sociaux de proximité. Chaque personne « aidée » réalise à travers l'application de ses orientations un « monitoring de soi-même », un contrôle réflexif continu, de « soi par soi » en s'imposant des règles, une « hygiène » de vie... En somme, il s'agit de suggérer à l'individu qu'il est responsable de son propre parcours de vie et qu'il doit s'« auto-entreprendre ». Autres néo-dispositifs de la philanthropie étatique parmi d'autres, les « *Social Impact Bonds* », soit une forme de partenariat public-privé qui permet à des investisseurs privés de tirer bénéfice d'actions sociales financées par l'argent public.

La philanthropie étatique appliquée au travail social est composée de dispositifs bien souvent financés de manière parcellaire et éphémère par l'État, aux bud-

gets semi-publics et privés nécessitant une « ingénierie sociale » et une évaluation constante du cahier des charges correspondant aux appels d'offres.

Qui dit appel d'offres signifie logique de projet et « contrats d'objectifs et de résultats ».

Nombre de néo-gestionnaires du travail social formé à l'ingénierie sociale (quand ce ne sont pas des individus reconvertis du secteur managérial) n'ayant pour la plupart jamais effectué le moindre accompagnement éducatif s'efforcent de répondre aux appels à projets et d'ajuster la variable du personnel en fonction des résultats.

Alors que proposer ?

Une raison simple d'espérer passe par la valorisation de la volonté artistique des entraîdants³ en tant que mouvement, créateur de pratiques liées à l'art de l'ordinaire.

Mais qu'entendons-nous par volonté ? L'emploi de ce terme nécessite un léger détour philosophique pour mieux l'appréhender, notamment avec F. Nietzsche (1901). Il n'existe pas de volonté libre, c'est-à-dire de pensée ou de vouloir agir libre. Le sujet agit en fonction d'intérêts personnels, professionnels et/ou de croyances... Le libre arbitre associé à la volonté est donc un mirage. Nous sommes tous et toutes libres d'agir ou non en fonction de déterminismes, d'enjeux liés à des éléments disparates et variés oscillant en fonction des situations, rencontres, expériences de vie... Cependant cette volonté du sujet reste permanente, elle relève d'une tendance vitale oscillante, non pas en termes d'états, mais de degrés et d'intérêt d'actions. Elle est étroitement liée aux affects du sujet, elle le meut de manière oscillatoire, l'ouvre sur une dimension potentielle de morale d'action.

De plus, à l'instar de l'art de l'ordinaire, la volonté ne vise pas une finalité comptable, un objectif déterminé. Celle-ci procède plutôt à coup d'intuitions, de hasard, points de rencontres pas forcément calculées au préalable. C'est comme ceci par exemple lors d'activités sur un chantier avec un paysagiste et des jeunes « voyageurs » habitant l'aire d'accueil que je pus assister à des échanges animés entre ces derniers et les professionnels sur l'usage des plantes ; comme lors

3. J'entends ici le terme entraîdant comme la volonté de sujets fluctuant vers une économie politique d'entraide tendant à faire proliférer des échanges réciproques et volontaires de ressources et de services au profit de tous. L'entraide s'oppose au darwinisme social sur la sélection naturelle (Reclus dans Kropotkine, 1901).

de cette journée où le paysagiste donna le nom latin d'une plante « *Saponaria officinalis* » et sa fonction dans l'écosystème local, Djongo indiqua "je ne connais pas le nom, mais nous on s'en sert pour se nettoyer les mains". Il en arrache une poignée et nous en fait la démonstration. Cette séance transforma la manière d'appréhender nos pratiques éducatives. Durant les autres séances, les animateurs-paysagistes eurent désormais la volonté d'appliquer leurs connaissances théoriques aux savoirs pratiques développés par les jeunes.

La volonté n'est pas uniquement liée à la responsabilité du sujet « qui devrait faire preuve de volonté ». Cette idée de la volonté relève d'une « conception morale du monde » qui permet le développement d'un pouvoir de punir, de surveillance, jugement en fonction des efforts consentis par le sujet. Pour les prédicateurs de cette pensée moralisatrice, la volonté n'existe qu'en lien avec un désir de pouvoir (institutionnel, social et politique).

F. Nietzsche et B. Spinoza s'entendaient pour stipuler que la volonté n'engendre pas de pouvoir causal au sens d'une règle arithmétique, mais bien produit un effet déterminé aux conséquences et disséminations multiples. En ce sens la volonté est pour les auteurs le sommet d'un iceberg dont on ne peut maîtriser les effets en profondeurs. En ce sens elle s'avère superficielle. La volonté appliquée au travail social peut également entraîner des heurts, luttes, contradictions.

J'ai par exemple croisé des équipes éducatives s'écharpant sur leurs places et fonction dans le cadre des politiques de prévention de la radicalisation. Des responsables de structures de prévention spécialisée assument désormais pleinement leurs places dans le cadre des luttes sécuritaires : « On est un superbe râteau local. Nous avons un rôle dans la détection du bas-spectre. » Un autre directeur d'une équipe de prévention en milieu rural évoque sans ciller la collabo-

ration active de son service avec les renseignements : « Nous on a un lien direct avec les renseignements territoriaux. Ils nous signalent régulièrement des jeunes, puis on fait du profilage. Puis on rend des comptes, mais je choisis ce que je dis ! » Ce jour-là, je lui fais part de mon étonnement du fait que ce type de fonctionnement remet en cause le principe de la libre-adhésion et de l'anonymat, ce qui peut également mettre en danger les éducateurs. Il me répond : « Non, car il s'agit de sûreté de l'État, c'est moi qui traite directement avec les renseignements ».

Cependant, en France, cette volonté de participation aux politiques de prévention de la radicalisation de certains encadrants sociaux est encore contrecarrée par nombre de travailleurs sociaux en milieu ouvert. Bien que fortement sollicités par les services de renseignements ils louvoient ou résistent aux injonctions de renseignement. Mais la pression à signaler dans ce cadre est telle qu'ils peuvent être passibles de poursuite en cas de passage à l'acte.

En conséquence, il n'est pas possible d'expliquer cette volonté en termes de résultats, d'unités agencées. D'ailleurs F. Nietzsche critiqua ce besoin de mathématiser, égaliser, trouver des constantes, lois, toute volonté n'étant selon lui que mouvements. En ce sens la volonté est source d'un monde relationnel entraînant des rapports de forces liées à des dynamiques multiples d'ordres éthiques, conflictuelles. Cette volonté est composée de nécessité et de hasard capable de métamorphoser des forces en mouvement.

Par exemple des référents sociaux et culturels témoignent de leurs pratiques novatrices dans le cadre de prises en charge en milieu ouvert de personnes placées sous main de justice pour des faits de radicalisation : visites dans des lieux mémoriels, interpellations de chercheurs en sciences politiques, géopolitiques sur le conflit entre le Yémen et l'Arabie Saoudite, échanges naïfs sur la religion lors de balades

entre les référents et la personne prise en charge par le centre qui permettent par « effets ricochets » d'aborder des sujets « chauds ».

Cependant pour que cette volonté devienne créatrice de possible, il est nécessaire que celle-ci soit associée à un certain art comme « [...] transformation de la matière sensible en présentation à soi de la communauté » (Rancière, 2000). Matière sensible composée d'éléments humains et non-humains, en somme des agencements locaux, fugaces et temporaires. Celle-ci peut être conscientisée par l'entraïdant, mais parfois à l'heure de la parcellisation des tâches et de la logique bureaucratique, elle peut sommeiller et avoir laissé place à une certaine rancœur voire une amertume. Pourtant cette volonté artistique dont la matière est l'ordinaire, est un outil d'émancipation sociale. De plus, elle s'attaque de manière frontale à la procédure technique, aux protocoles d'évaluation du professionnel lié aux logiques de la philanthropie étatique. La volonté artistique ne s'acquiert pas forcément dans les manuels, mais bien à coups d'expériences réflexives et/ou manuelles, de grimoires oraux informels, et à « clefs de bricole ».

« Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » (Wittgenstein, 1921)

La volonté artistique est un mouvement, mais également une esthétique, une sorte de désir permanent chez l'entraïdant au sens où il ne se contente pas de n'être qu'un *professionnel exécutant*, mais un acteur impliqué qui souhaite faire de son activité un moyen d'expression. Faire partager à l'autre et en l'autre, lui faire éprouver en somme ce quoi malgré nos différences nous avons de commun à partager. Il s'agit de valoriser les ineffables tels des micros gestes d'hospitalité non plus considérés comme productivistes tels des appareils de régulation et/ou de normalisation, mais avant tout liés à une utilité commune, un « projet de création mutuelle » permanent (Graeber, 2014).

Pour cela il s'agit donc de revendiquer la dimension artisanale, de bricole des métiers liés à l'action sociale. Alors que je retrouve Kévin que je n'ai pas revu depuis quelques mois, il m'expose l'importance pour lui de refaire sa carte d'identité. Cependant, en l'absence d'une domiciliation fixe, il ne peut réaliser la démarche. Son père, chez lequel il fait des passages, refuse qu'il utilise son adresse. Je décide d'appeler mon responsable avec l'idée que nous puissions utiliser la domiciliation du service de prévention. Banco, il en aura l'adresse sur ses papiers ! »

En somme, il s'agit de s'impliquer et de développer ses capacités de « bricole » au sens ou « le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la

règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord", c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus[...] » (Lévi-Strauss, 1962). D'ailleurs tout support peut être l'occasion de créer voire renforcer une liaison sociale : début avril, croisant Habib dans la rue, il m'interpelle "J'ai trois places à utiliser pour le parc du Futuroscope, elles vont se périmer ! Faut qu'un adulte nous accompagne." Consultant mon agenda et malgré l'urgence, je prévois la journée du samedi suivant, conscientisant que c'est la première fois qu'Habib en situation de marginalité renforcée, me sollicite.

Ce bricolage, nous avons également pu l'expérimenter avec de jeunes mineurs non accompagnés⁴ pour qui n'ayant pas de programmes spécifiques prévus, nous improvisons des activités à partir de jeux de société disponibles dans la salle, comme en témoigne la restitution d'une séance :

« Je m'installe avec Élie et Sankoubara pour jouer au jeu *Dooble*. À défaut de pouvoir nommer les objets, Sankoubara les désigne à Élie, qui approuve ou non. Mohamed et Mamadou aperçoivent le jeu de dames. Sans un mot, ils sourient et s'installent pour démarrer une partie. Puis je commence une partie avec Mohamed. Rapidement, je suis dépassé, il me conseille de surveiller mes diagonales, puis de "gagner" le centre et enfin que mes pions restent groupés (...) Il m'indique qu'il jouait souvent "au pays" et qu'il a travaillé sa technique au Maroc où il jouait très régulièrement : "Je suis difficile à battre", me dit-il avec un grand sourire. Je lui demande s'il joue aussi bien aux échecs. Il me répond d'un revers de la main : "non ça c'est un jeu pour les riches, nous on joue

aux dames". Après deux déconvenues, je rends les armes. Pendant ce temps, les jeunes choisissent des morceaux de musique sur le Mac. Élie nous propose d'écouter DJ Arafat, un chanteur ivoirien qui fait du "coupé décalé", une danse de rue. Mohamed déplore ce choix musical et enchaîne en nous mettant un morceau d'un DJ nigérien. Davido me conseille d'écouter l'artiste P-Square. Je propose d'initier Mohamed aux échecs. Celui-ci intègre immédiatement les règles de base. Quant à Élie, en sueur, le sourire aux lèvres, il enchaîne une partie de ping-pong avec Ibrahim qui lui signale que sa livraison (service) n'est pas bonne. »

Ces activités improvisées eurent lieu à différents moments ; informelles, bricolées, elles permirent de recueillir non le « discours », mais ce que souhaitaient nous dire ces jeunes migrants. Elles étaient un support favorisant le partage de « sensibles ».

À l'heure où l'ingénieur-technicien supplante le bricoleur notamment dans les services sociaux de proximité, il s'agit de répertorier les forces de la communauté éducative créant les conditions de la volonté artistique. Des entraînants bricolent des réponses en lien avec les dynamiques territoriales, le contexte local, le ou les sujets aidés qu'ils accompagnent. Une de leurs forces est bien entendu celle de l'innovation, mais bien souvent, ils s'évertuent à agencer simplement l'existant, c'est-à-dire faire avec les outils, dispositifs à leur portée de main.

4. Nous avons mené entre mai 2015 et juin 2016, en collaboration avec le laboratoire Migrinter (Université de Poitiers, CNRS), une recherche-action en tant qu'intervenant-bénévole auprès de 70 mineurs non accompagnés accueillis en hôtel d'urgence dans une ville moyenne de province par les services de protection de l'enfance. L'objectif était de recueillir des données de terrain sur leurs conditions de prise en charge en urgence liées à l'État social et pénal.

Hasard ou coïncidence ?

Le travail social est un champ professionnel spécifique, mais cependant lié à une bonne dose de hasard-coïncidences. Le hasard n'est pas l'irresponsabilité ni l'inconscience, il est avant tout connecté aux aléas de la carrière de l'entraïdant, des rencontres, mais également des éléments de vie de la personne accompagnée : combien d'évènements anodins dus à des circonstances inattendues et inexplicables, faits relevant de la banalité, marquent les personnes. Force du hasard, des coïncidences, de rencontres, des *résonances de furtivités discursives*, qui permettent de créer des ouvertures. L'entraïdant travaille dans « l'entre » qui fait réseau : « réseau de présences, l'entre est un matériau, comme l'argile, le bois, la pierre, le fer ou l'osier, le coton ou la laine » (Deligny, 1945).

L'entre, telle cette journée où pour Andy, sans domicile fixe, j'appelai une assistante sociale avec laquelle je travaillais régulièrement et qui venait de rejeter la demande financière de ce dernier. J'espçais dans l'entre-soi en lui expliquant son parcours de vie, les raisons de son comportement dû à une fatigue accumulée dans la rue : « bon, le critère, c'est des démarches actives de réinsertion, avec toi ça marche. »

Le réseau ne peut être décrété, il prolifère, se dissémine, se recrée, se retransforme. Il est hybride, évanescent, et pourtant il reste perceptible à travers les flux réels d'activités réalisées influant le devenir d'un sujet. En ce sens le réseau est visible à travers ses effets, qui peuvent être positifs ou négatifs.

L'entre peut être envisagé en relation avec un art de faire à visée matérielle, mais également – et cela va être l'objet du développement à suivre – comme un

vif résonant nous conduisant vers d'autres éléments d'évanescences orales, relevant du sens pratique tels que l'ironie, l'analogie, l'humour, la métaphore pouvant laisser place à des résonances d'*aides furtives* ou plus compactes.

L'entre est lien, il est bien souvent révélé et/ou renforcé par un exercice de soi chez l'entraïdant. Ce dernier agit tel un gardien d'un seuil entre des univers. Il peut parfois favoriser des passages, mais également créer des liaisons là où il n'y en avait pas forcément en amont. Comme ce jour où j'accompagne Aïssa, également jeune sans domicile fixe qui vient d'arriver en ville dans un centre d'hébergement d'urgence. L'éducatrice nous reçoit, Aïssa stipule qu'il a une adresse pour recevoir son courrier en région parisienne. Le travailleur social lui conseille de s'adresser le lendemain à la mairie pour établir un dossier de domiciliation local. Par politesse, l'éducatrice me demande si je suis un ami d'Aïssa. Je lui indique que je suis éducateur de rue. J'ajoute, un brin sarcastique, que je connais la compagne éducatrice du travailleur social – « nous étions dans la même promotion ». Le professionnel réagit, gêné : « Ah fallait le dire, il est suivi..., bon exceptionnellement on va voir ce qu'on peut faire. »

L'art de l'oralité nécessite que le professionnel fasse vivre ce *flux verbal*, ces *ritournelles discursives* dans le but de créer toujours plus de connexions, liaisons entre des sujets dans nos sociétés occidentales de plus en plus fragmentées.

L'ironie

L'ironie désigne la manière de se moquer de quelqu'un ou quelque chose en disant le contraire de ce qu'on veut faire entendre. Cette réaction langagière s'avère relever bien souvent *d'imprévu de l'instant* comme lors de cette journée où Mohamed me posait des questions sur le fonctionnement d'un centre d'appel dont il venait d'être remercié faute de rendement. Il s'en voulait du fait de ne pas pouvoir suivre la cadence. Agacé par le fonctionnement du paiement à l'appel je lui réponds : « Ce n'est pas toi qui déconnes, c'est le système même de ces centres, regarde si moi j'étais payé au jeune, ben je ne gagnerais pas tripette. Au lieu de causer avec toi, j'en aurais vu dix ce matin, puis j'abrégerais notre conversation pour en choper dix autres. D'ailleurs j'y vais. » Mohamed sourit et me dit « t'inquiète j'en vauds deux moi ! »

À d'autres moments, ce sens de l'ironie peut également permettre de se départir de situations délicates, comme ce jour où je croise Olivier en sueur et portant un blouson de cuir alors qu'il fait trente degrés. Je lui propose de le déposer chez lui. Sur le chemin, je lui pose quelques questions. Il me répond : « Pourquoi tu poses autant de questions ? Je n'ai pas envie de répondre. De toute manière je suis sûr que tu enregistres les conversations ! » Je lui réponds : « Bien sur Olivier (en désignant un mp3) et en plus j'adore te réécouter chez moi à la débauche ! » Surpris, Olivier me regarde, sourit : « T'es un fou toi ! »

Analogie, métaphore et humour

D'autres techniques langagières sont utiles sur le terrain, telle la métaphore, soit utiliser un terme concret dans un contexte abstrait ou l'analogie, soit établir des liens de ressemblance plus ou moins imaginaire entre deux ou plusieurs mots ou idées apparentés par le sens, mais pouvant être essentiellement différents.

Un exemple. Lors d'un séjour à Paris, nous visitons le Louvre en moins de trois heures.

Les jeunes sont fatigués, rétifs à toutes sollicitations, ils ont peu dormi la nuit précédente, certains ont fait le mur de l'hôtel, nous sommes tendus. Éreintés, nous arrivons près de la salle de la Joconde, mais il nous faut attendre pour y entrer du fait du nombre de personnes agglutinées devant le tableau. Nous nous asseyons dans l'allée, où sont disposés des centaines de tableaux. Habib, à mes côtés fixe un tableau, il me dit « Tu sais ce que cela veut dire circonscrire ? » L'air naïf, je lui réponds oui enfermer dans des limites ! (silence) Habib me montre du doigt le tableau : « Je sais ce qu'il se passe ». Je regarde l'œuvre qui figure un enfant qui se fait circoncire. Je récite ce terme, Habib me dit qu'il ne faut pas le prononcer, c'est « tabou », puis après un instant de silence volontaire de ma part, je me lève pour aller contempler le tableau de plus près (notamment pour m'éloigner du groupe), Habib me suit, puis me dit : « Ça sert à quoi ? Pourquoi ? Moi on me l'a fait en Algérie, j'avais quatre ans, sans anesthésie ! »

Dans maintes situations, l'humour est également un outil en soi notamment pour désamorcer des situations embarrassantes ou de tensions, mais également pour souligner des éléments incongrus ou simplement partager un instant agréable, tel ce jour où durant un

entretien de réinscription au pôle emploi, je me rends compte qu'Olivier est en pantoufles. L'enjeu étant minime, et l'agent administratif collé à son écran totalement déconnecté de l'échange relationnel, je fais un signe à Olivier, nous éclatons de rire. Je m'excuse et demande à sortir de la pièce.

Un exercice de soi, dans la pensée

Tributaire de la rencontre avec des sujets aidés, d'un environnement institutionnel et partenarial, la volonté artistique est intimement liée aux relations interpersonnelles nouées sur le terrain, mais également à un « souci de soi » qui nécessite une réflexivité sur cette volonté d'aider autrui comme souligné plus haut.

C'est ainsi que personnellement, j'annotais constamment mes sentiments, des détails menus liés à mes réflexions du moment dans des carnets de terrain, ceci dans un souci de pouvoir revenir ultérieurement sur ces derniers, par exemple lors des temps d'analyse de la pratique. Par exemple, suite à ce rendez-vous avec Hichèm, avec lequel je n'avais pas su trouver les mots pour le rassurer, j'annotais : « Je suis dépité, Hichèm n'est plus capable de réagir. À force de démarches, il est découragé. Pourtant je ressens chez lui une force relationnelle qu'il pourrait investir dans la médiation sociale par exemple. Ce séjour en prison l'a anesthésié. Il a l'impression paranoïaque d'être poursuivi, il me demande à chaque fois "Mais qu'est-ce que je dis s'il me demande pour la prison ?" La prison agit comme une marque mentale, d'autant plus forte qu'elle est invisible. »

Ce « souci de soi » emprunté à M. Foucault (1984) n'est pas à envisager comme une forme d'individualisme ou d'égoïsme, mais comme une volonté de confronter sa propre subjectivité politique à des sujets catégorisés comme « Autres » dans le souci d'échanger malgré nos différences. Par exemple, lors d'un trajet en camion, Habib m'interpelle : « Hey, David, il paraît que tu vas devenir médecin ? » Surpris par la remarque, je souris : « Oui, je ne pourrais pas te soigner si t'as

une grippe, mais je peux parler tel un docteur durant des heures ! Et puis je pourrais parler de sujets divers telle la vie dans le quartier. » Habib rétorque : « Ah oui c'est facile pour toi tu connais le quartier pour écrire ! Mais tu fais quoi comme examen ? » « De longues dissertations, un peu comme des expressions écrites multipliées par dix ! » « Waw ! Combien de pages ? »

Cette volonté artistique ne peut être réalisée qu'à partir d'essais permanents, mais également à partir d'un travail intensif sur soi-même, dans la pensée. En effet, en aucun cas cette volonté artistique ne se décrète, elle nécessite un travail conséquent d'autoréflexivité qui favorise la mise en place de suppléments d'âme dans sa pratique. Cette volonté artistique se joue sur le fil à la mesure d'un équilibriste encordé et encodé. À un niveau personnel, la curiosité empathique m'a conduit vers l'action sociale, puis les liaisons entre savoirs pratiques et connaissances théoriques m'ont facilité un cheminement vers des chemins balisés, puis la curiosité alliée à un acharnement du savoir m'ont amené à penser autrement, à examiner, contrôler, à trier mes propres représentations, à mieux comprendre (et non expliquer) des situations complexes rencontrées sur le terrain telles que la disponibilité biographique de ce jeune adulte devenu criminel que j'avais accompagné (Puaud, 2018). Il m'a fallu travailler « à la critique de la pensée sur elle-même » (Foucault, op.cit.), ceci pour défricher, mais également m'égarer afin de mieux comprendre quelques éléments liés à mon histoire personnelle pour mieux travailler avec l'histoire d'autres. Ce travail constant de décentrement n'est pas confortable, il nécessite de développer une méthodologie du doute qui favorise de bifurquer vers une voie d'analyse qui situe le professionnel au « seuil de la caverne » ; une position éthique permettant à ce dernier de se déplacer face à l'objet, du dedans au dehors, en variant les points de vue, opérant ainsi un décentrement régulier vis-à-vis de son activité quotidienne et de ses propres représentations.

Cette volonté artistique n'est pas un exercice solitaire, mais une véritable pratique sociale au sens où l'entraînant bénéficiant de nombreuses rencontres et conseils avisés, tant au niveau méthodologique et intellectuel que pratique.

Il s'agit pour l'entraînant de n'avoir de cesse de remuer la terre séchée des évidences⁵, de s'intéresser à ces hommes et femmes que rien ne prédispose bien souvent à un éclat ordinaire et qui, au-delà de la différence, des actes de violence, de l'excès, de la formulation de désirs sont capables d'empathie, d'altruisme, de réflexivité, etc.

5. Michel Agier souligne à ce propos : « le "terrain" est comme la terre, il se malaxe, se triture, on le sent et on le travaille. » (2004).

Des arts de faire aux stratégies de civilité

Sur le terrain, les entraînants n'ont pas abdicué. Ils s'évertuent à résister, à créer/bricoler des « stratégies de civilité » (Balibar, 2010) dans l'objectif d'atténuer les tensions sociales. Cette volonté créative ne renvoie pas à une capacité innée du travailleur social qui aurait un don artistique transcendantal. Elle ne se conçoit pas non plus hors contexte historique, comme le suggère la figure de l'individu isolé, « atomisé », qui découvre une solution nouvelle pour résoudre un problème à la manière d'un Archimède criant « Euréka ! ». Mais il s'agit bien plutôt du développement d'arts de faire de sujets au pluriel qui procèdent par dérivations, erreurs, approximations, hésitations, par microtouches en prenant en compte la dynamique de l'histoire sociale personnelle et/ou plus globale. Comme lors de ce séjour que nous avons organisé en Vendée avec le centre social. Nous allons, entre autre, visiter un mémorial dédié à la guerre notamment liée à la religion qui eut lieu dans ce département suite à la Révolution française. Le lieu se transforme en un temps d'échanges autour des croyances, des conflits, des massacres, de la paysannerie. Puis nous allons visiter une ferme pédagogique et suite à cette visite je notai :

« Malgré mes origines paysannes, je ne connaissais pas tout, herbe=foin ; la paille=blé. Je m'y suis si peu intéressé étant enfant... Mais aujourd'hui je fais découvrir aux jeunes, ils posent des questions sur les animaux, la nourriture, le soin aux vaches, le goûter à la ferme. Une réussite ! »

Les professionnels œuvrent pour l'avenir à partir parfois de bribes du passé et, lorsqu'ils le peuvent, du pouvoir de produire un nombre indéfini d'énoncés à

partir de conversations, instants banals. Comme je le notais suite à un voyage en voiture avec Houari :

« Nous discutons du fait que son père souhaite l'envoyer en Algérie se marier, car il "sort" avec une jeune "Française". Houari m'évoque alors sa lecture récente d'extraits de Platon, je lui évoque le fait qu'il existe d'autres conceptions de la philosophie, comme les épicuriens. Houari me répond "les philosophes, ça ne sert à rien. Socrate a dit "je sais que je ne sais pas". Il s'ensuit une discussion sur la religion, la vie, la mort. Il me reparle de Platon en relation avec sa religion, nous parlons de dualisme, idéalisme, de la vie juste qui serait récompensée à la mort "Avec Allah, il y a une vénération de la mort, une négation du plaisir !" Il termine sa conversation en disant qu'il est devenu mauvais et que son père a raison de vouloir le renvoyer au bled. Je lui parle de mon rapport au religieux, de ma culture judéo-chrétienne vendéenne et des difficultés de transmission avec mes enfants. Têtu, je lui propose de nous rendre à la mosquée pour échanger avec l'imam que je viens de rencontrer quelques jours auparavant. »

Le terme « créativité » renvoie au pari, à un rapport de prospection sur un temps long. Le but inavoué est tellement simple et complexe, voire vertigineux : au-delà de nos différences réciproques, il s'agit de tenter de trouver des liens réels et/ou plus ou moins imaginaires visant au partage d'un instant, d'une émotion commune donnant la possibilité d'une co-construction pour un à venir « im-possible » (Derrida, 2001). Cette position (et non posture) au sens de l'engagement vise à développer de l'anti-violence.

L'anti-violence n'est pas la contre-violence où deux blocs s'affrontent et se rendent coup pour coup. Elle fait face à la « contre-violence légitime institutionnelle » inhérente à la justice. L'anti-violence fait face à la « violence symbolique » propre aux institutions, elle prend en compte la « production de civilité » (Balibar, 2010).

Elle permet la mise en place de stratégies de civilité favorisant le développement d'une « anthropologie de la citoyenneté » (*idem*).

Mais pour produire de la civilité, il est nécessaire de travailler aux causes des souffrances et non pas de mettre un énième pansement sur la « misère du monde ». En conséquence, les stratégies de civilité s'inscrivent dans le réel, en lien avec la vie matérielle. Sur le terrain en somme, « de manière immanente et hétérogène » (*idem*).

De l'art de l'ordinaire comme processus d'émancipation sociale

Au cœur des relations dites « éducatives », les entraînants développent en co-construction avec les « sujets aidés » un art de l'ordinaire distillé au travers d'actes, outils, projets souvent simples, permettant de favoriser un « dialogue intime », bien souvent à partir de la création d'espaces d'improvisation artistique et/ou culturelle. Ceci s'avère difficilement conciliable avec les normes d'évaluation, procédures de qualités comme le soulignait un cabinet de consultant recruté pour réaliser un référentiel auprès d'éducateurs de la Protection Judiciaire de la Jeunesse à Paris en 2002. Il soulignait : « Il y a chez l'éducateur une forme de pensée très particulière. Ce qui frappe chez lui, c'est son étonnante capacité à se saisir des moindres détails pour en faire des occasions de changement. Certains aspects de sa pratique sont immédiatement visibles. D'autres sont beaucoup plus difficiles à percevoir : c'est parfois un mot, un geste, un acte apparemment anodin qui va permettre de sortir d'une impasse. En un sens, le travail de l'éducateur s'apparente à celui d'un artisan. Ces savoir-faire discrets, l'éducateur éprouve une certaine réticence à les évoquer, comme s'ils étaient trop ordinaires : "Quand vous interviewez un ouvrier ébéniste, un ouvrier mécanicien pour qu'il vous parle de son métier, il aura des difficultés. Et l'éducateur aussi parce que c'est simple, parce que c'est très simple, parce qu'on est habitué" (directeur départemental). Est-ce simple ? Nous ne le pensons pas. Lorsque les éducateurs acceptent de témoigner de leurs pratiques à travers des récits, souvent plus explicites que leurs discours généraux sur l'éducation, on se rend compte de la subtilité de leurs démarches. » (Freund, 2004).

La reconnaissance de cet art de l'ordinaire, puis sa valorisation, sont l'une des conditions de l'apparition de l'« éducateur » comme « créateur de circonstances » (Deligny, 1945). Ils sont dispensés par les entrainants de manière informelle, bien souvent ils ne sont que très peu « parlés », renvoyés du côté des impensés, des détails de la pratique. Cet art est flou, incertain, non calculable, ni rationalisable. Il n'existe pas de méthodes, procédures, protocoles le circonscrivant. Il est quasi impossible de le définir, il n'est même pas susceptible d'être recensé dans un rapport d'activité (Puaud, *op.cit.*, 2012).

Le verbe explicateur est à la source de l'ordre social, de la mise en place de la hiérarchie sociale (Rancière, *op.cit.*, 1987). En lien avec cette idéologie du « verbe explicateur » suit et s'ensuit toute une méthodologie et donc des *process* liés à la logique proactive. Chaque individu nié dans sa subjectivation se doit de devenir auto-entrepreneur de lui-même, de démontrer sa « capacité » à monter des projets pour que lui-même ensuite puisse également devenir un pédagogue, transmettre ses connaissances, instruire d'autres individus. Bien entendu, ces logiques, lorsqu'elles sont révélées, sont décriées par les travailleurs sociaux eux-mêmes qui cherchent à se dédouaner en prônant de nouvelles méthodes d'action sociale novatrices. Cependant bien souvent ces « progressifs » ne font que perfectionner les anciennes explications ajoutées des « process d'actions » aux verbes explicateurs (*idem*). Les évaluations, référentiels qualité et autres bonnes pratiques professionnelles s'ajoutent aux anciennes. Le « système explicateur » se nourrit de lui-même, mais surtout réclame à ce que l'égalitarisme formel devienne une véritable pratique. Au fronton des mairies, dans les rapports d'activités des institutions, il est prôné, répété dans les discours. Mais sur le terrain le « verbe explicateur » maintient la structure « aidant aidé » et ainsi un système inégalitaire : « (...) Ils savent bien aussi que la république signifie l'égalité des droits

et des devoirs, mais qu'elle ne peut décréter l'égalité des intelligences. » (*idem*). Cet art de l'ordinaire n'est qu'un morceau de résistance d'un puzzle immense. Ces gestes, dispositions, attitudes, tendent à la reconnaissance de l'autre, de sa qualité de sujet. En cela l'art de l'ordinaire est bien une pratique inexacte, ignorante. À chaque rencontre, situation avec des sujets, cet art de l'ordinaire est réactivé. Il s'avère donc en ce sens flou, inexact, aveugle. Mais pourtant il participe d'une politique de la reconnaissance du « sujet-autre. » C'est donc par ce principe entre les individus se considérant les uns, les autres comme sujets égaux, qui en se rencontrant échangeant des futilités, comme Julien, un éducateur de rue qui parlait de ses méthodes d'intervention auprès de groupes de jeunes en situation de marginalité avancée :

« Nous on fait du travail avec les jeunes sur du “bas seuil”, c'est-à-dire que si t'arrives devant un groupe de quinze loulous avec les meilleures certitudes du monde, même si certains d'entre eux pensent que t'as raison, tu vas te faire jeter. Il s'agit de prendre en compte leurs opinions-représentations, discussions sur un match de football, le kebab du coin ou le clash entre Booba et Kaaris. Dernièrement une partie d'entre eux revenaient de la Costa Brava, ils parlaient du biz (trafic, commerce illégal) auprès des touristes, de leur “trip” en Yacht, jet ski. On les a écoutés, je leur ai parlé de ma dernière tentative en jet-ski (rires), puis après on a pu causer de choses plus globales, du rapport aux flics, de la récente garde à vue de l'un d'entre eux... »

En cela l'ordinaire, le futile, tout intérêt intellectuel présenté par un sujet donné, doit être pris en compte, valorisé, développé. Son désir intellectuel est premier. Même si l'entraînant n'est pas un spécialiste du sujet traité, il peut un bref moment accompagner le sujet vers des lieux, espaces ressources. Sans doute cette attention à autrui s'avère-t-elle utopique, mais elle signifie la véritable prise en compte de la singularité des acteurs afin qu'ils puissent eux-mêmes exprimer

à leur tour leurs désirs et accompagner ceux de leurs proches. En cela chaque expression de la singularité d'un être doit être prise au sérieux, cette manifestation est en soi un art ordinaire. Prôner l'égalité c'est reconnaître une forme d'intelligence dans l'intention, l'acte produit par un sujet donné, qu'il soit désigné gentilhomme ou mécréant.

Il s'agit de « prêter attention » aux *abords relationnels* gravitant autour de soi visant à faire émerger des « communs latents » (Tsing, 2018) tels des goûts musicaux, des appétences gustatives, des réflexions sur le temps, l'actualité ou des sentiments, croyances.

Ce mouvement lié à la volonté artistique nécessite un rapport au temps non plus conçu forcément sur une projection incessante de ses objectifs. Il s'agit de porter une attention aux relations et au travail engendré par des *mouvements de liaisons vécues*.

Comme lors de cette journée où je croise Jo et Olivier. Le but est de les accompagner dans une auto-école associative du fait qu'ils se sont fait exclure de deux autres écoles « traditionnelles ». Sur le trajet, Olivier m'interpelle :

« Alors quoi de neuf David depuis le temps ? » Très ému je dis « Ben je suis papa depuis un mois ! » Olivier me sourit « Ben nous aussi, on va pouvoir te donner des conseils pour changer les couches ! »

David : « Ah oui, je veux bien comment vous faites les nuits ? »

Nous poursuivons la conversation autour de nos premiers pas en tant que pères, puis parlons de musique, vacances et au détour de phrases surgissent des conversations sérieuses concernant leurs séparations avec leurs petites amies, la difficulté de la garde alternée des enfants, la question du logement.

Bien souvent les micro-traces d'hospitalité visent un *mieux-vivre*, la « prise en compte » de la singularité des sujets. En conséquence, il semble intéressant de repenser le travail social en lien avec la dimension politique propre à l'éducation populaire. Dans ses fondamentaux, l'éducation populaire favorisait le déploiement créatif permanent, continu des sujets. Il serait intéressant de développer un « savoir narratif » portant sur ces *pratiques moléculaires d'hospitalité* ; d'encourager les professionnels à prendre la parole, à créer des supports de transmission de connaissances artistiques alliant la connaissance, l'humour, le rêve. Ces supports pratico-réflexifs peuvent permettre a posteriori la rédaction de comptes-rendus d'activités qui peuvent être des supports à la réalisation des désirs du sujet aidé. En effet, dans ce processus, la place de l'écrit s'avère centrale quelle qu'en soit la forme : fiches de synthèse, cahier de transmission, comptes-rendus de réunions, écrits techniques, réseau Facebook remis dans un dossier individualisé, bilan d'accompagnement. Dans cette prise d'écriture, il s'agit de s'appuyer sur les savoirs pratiques, expérientiels d'entraidents, les séances d'analyses de la pratique, les techniques liées à des disciplines spécifiques, des connaissances théoriques reliées à la situation du sujet aidé.

Ces écrits, inscrits mais fuyants ne s'avèrent pas être (que) des moyens d'évaluer la pratique des professionnels, mais ont pour principal objectif de renouer avec le désir de s'émanciper des carcans gestionnaires en « pensant », en se décentrant des axes fonctionnels liés à la clinique du quotidien. Ils n'ont pas vocation forcément à être consignés, mais, diffus, ils irriguent, induisent une distance de l'entraident par rapport aux diktats managériaux et participent à réinventer les pratiques avec les sujets bénéficiant des services sociaux.

À travers l'affirmation du mouvement de la volonté artistique et la valorisation de la praxis de l'art de l'ordinaire, il s'agit de mettre en lumière le « texte caché » caractérisant « le discours qui a lieu dans les coulisses,

à l'abri du regard des puissants. Le texte caché a de la sorte un caractère situé : il consiste en des propos, des gestes et des pratiques qui confirment, contredisent ou infléchissent, hors de la scène, ce qui transparaisait dans le texte public. » (Scott, 2008).

La raison commence là ou par exemple l'entraïdant prend conscience de son travail de socialisation, mais aussi de normalisation de l'individu. Celui-ci reconnaît son « pouvoir instituant » en tentant d'en atténuer les effets les plus délétères (stigmatisation, réification identitaire, fichage informatique...) En parallèle, il tend également à valoriser le sujet dans ses expériences singulières, désirs, perspectives personnelles. Il s'agit de reconnaître comme valeur universelle le principe de l'égalité en acte.

La volonté artistique du sujet étroitement lié à l'art de l'ordinaire est à la base de la diffusion de traces d'hospitalité. Cependant, au-delà du « c'est comme ça » qui définirait cette volonté artistique comme donnée inhérente à tout professionnel s'investissant dans le champ du secteur social, elle demande un travail laborieux dans la durée, un *outillage praxistique* au sens d'instrument mêlant savoirs pratiques et expérientiels et connaissances théoriques. En effet, la volonté artistique considérée comme un état de fait chez le professionnel sûr de son *engagement altruiste* et des bienfaits distillés par sa propre petite entreprise produit indéniablement une projection de ses propres désirs et en conséquence des résonances-actes relevant bien souvent de violence symbolique (ou bien réelle).

La volonté artistique perçue comme mouvement de la pratique de l'art de l'ordinaire nécessite que le travailleur social développe une position éthique. La position est à distinguer de la posture. Le terme « posture » vient du terme italien *postura*, qui signifie « attitude, position », et qui selon *Le Littré* renvoie à la « manière dont on pose, tient le corps, la tête, les membres », mais également à une « attitude particulière du corps, peu naturelle ou peu convenable ». En somme, « faire posture », c'est adopter un comportement en fonction d'un statut et de normes liées bien souvent à des savoirs moraux institués. On est ainsi dans une « mise en scène » calculée, une manière d'agir incorporée propre aux rôles que l'entraïdant représente.

Celle-ci n'est pas simple, elle doit être ressentie par le professionnel et peut être vécue de différentes manières en fonction des places « éducatives » dans l'échiquier des métiers de l'action sociale. Voici un extrait qui témoigne de cette délicate tâche de l'oscil-

lation entre posture et positionnement sur le terrain :

Ce jour-là j'accompagne Mohamed à la Maison de la formation pour un entretien en vue de son entrée en tant qu'apprenti magasinier. Sur le trajet, dans la voiture, nous échangeons :

« Que diras-tu s'il te questionne sur les démarches que tu as réalisées depuis ton arrivée en France, il y a deux ans ?

– Pendant l'entretien je dirai que j'ai fait mes recherches avec David, un éducateur.

– Oui, mais n'oublie pas également la Mission locale, toujours replacer la Mission locale... Et puis indique que je suis un éducateur de prévention, de quartier, car quand on parle d'éducateur, on entend problèmes, justice...

– Éducateur de prévention, c'est vrai que t'es un éducateur différent d'autres que j'avais eus. Ils me disaient : parle bien à ta mère ! Fais pas ça ! Si tu fais ça j'en parlerai au juge !

– Oui, c'est notre force et faiblesse, tu n'as pas d'obligation de me voir. Je ne fais non plus de rapport au juge, ça peut aider dans la relation !

– Oui c'est vrai... Mais tu rencontres comment les autres jeunes ? Car moi c'est Mme Genin (assistante sociale) qui m'a envoyé vers toi.

– Par le travail de rue, l'inter-connaissance, des rencontres avec les partenaires – « je les appelle les collègues ».

– Oui, mais les autres éducateurs, ils te parlent de la famille, toi tu vois juste le travail... Tu fais pas de rapports aux juges.

– Je suis solidaire avec mes collègues travailleurs sociaux. Toi ça va, car tu n'as pas de problèmes de justice. Si tu en avais, je pourrais collaborer avec mes collègues... Tu comprends ?

– Oui c'est sûr...

– Moi je suis différent, mais on a le même métier... Mais ça peut aider, on connaît les juges, dans des accompagnements on a pu influencer des décisions de juges. »

On perçoit dans cette situation la complexité que demande l'affirmation d'une position dans la relation éducative, due notamment aux places, missions professionnelles.

Bien que le terme « position » s'avère dérivé du terme posture, ce terme se définit dans le Littré par « un lieu où une personne ou une chose est placée ». Le terme position renvoie de manière dérivée à une attitude plus « habitée » que la posture instituée ; « une position décentrée » qui aide à penser : « Aider à penser n'est pas une pensée qui serait un "faire" ni une théorie qui expliquerait tout, comme ces discours opératoires repérables dans les "il n'y a qu'à", ni un discours étrange, qui envahit les autres de contenus qui leur sont étrangers, ni de beaux objets théoriques dont la fascination tient à distance » (Maqueda, 1998).

Un mur mou

Un éducateur travaillant pour une association prenant en charge des Personnes Placées Sous Main de Justice en France (PPSMJ) pour des faits de radicalisation m'indiquait qu'il qualifiait sa fonction relationnelle de *mur mou* : « Quand tu établis cette relation, petit à petit tu vas édicter les règles, enfin, ça va se faire naturellement. Tu vas recadrer, tu vas assouplir, enfin tu es un *mur mou*. »

Cette métaphore du *mur mou* renvoie à une position professionnelle spécifique qui est le simple fait d'être disponible, parfois seulement d'être présent, silencieux, attentif et à l'écoute de la parole de l'autre. Une position constante permettant aux professionnels dans ce centre et à la PPSMJ de partager des échanges autour de sujets divers au-delà de la problématique initiale, mais connexe, et permettant au professionnel de *travailler le centre à partir de sujets périphériques* :

« [...] on ne peut pas convaincre, aider dans une approche frontale autour d'une problématique forte comme celle de la radicalisation ou une problématique délinquante criminelle. Mais c'est en utilisant d'autres supports, situations [pour] créer quelque chose d'un peu tiers entre le travailleur social et la personne qu'on peut toucher la personne, c'est en parlant d'autre chose, d'autres sujets, qui ont un lien indirect avec une problématique. Comme on sait, dès le départ, qu'une problématique comme la radicalisation ou autre renvoie à un tas de choses, crise identitaire, aspect idéologique, un vécu familial particulier. Ces sujets-là, on peut les toucher, mais en parlant de plein de choses. On convainc rarement en étant trop direct et frontal, et beaucoup plus en touchant les personnes à partir de thèmes, de situations qui sont à côté de la problématique même, mais qui vont faire écho. Il y

a des relations de cause à effet, des interprétations. Ça fait écho, la personne se remet en question. L'idée c'est qu'on voit bien quand on est trop frontal, les personnes élèvent des barrières, mettent des défenses et restent dans leur conviction. Donc ça ne marche pas, ça ne sert à rien. Le risque, ça pourrait être de renforcer même, ça pourrait être contre-productif de renforcer les personnes dans leur croyance. On dit, pour caricaturer, "ça, ce n'est pas bien, il ne faut pas penser comme ça, il y a une République avec des valeurs", bon ça, ça fait un flop. Faut passer par un tas de choses, mais j crois que c'est ce qui se fait, sans doute, dans le travail éducatif en général. »

L'expression *mur mou* semble à première vue paradoxale, exprimant la dualité de la fonction d'accompagnement social au sens de réceptionner les histoires, émotions, être à l'écoute de la personne tout en ayant une posture cadrante, rappelant les obligations en termes judiciaires dans ce contexte d'aide sociale contrainte : « J'ai toujours considéré mon rôle d'éducateur comme un mur mou. C'est celui qui absorbe et qui renvoie éventuellement ce qu'il faut renvoyer comme recadrage, comme bienveillance, comme plein de choses. »

Cette « double contrainte » relève véritablement d'un travail d'artisan au sens où le référent social et/ou culturel, la psychologue s'avère être : « [...] un fouisseur qui creuse des tunnels ou des ponts [...] construit des passages et aide à la co-incidence [...] Ouvrier de la relation, manœuvre du lien, il permet la réunion de régions qui jusque-là demeureraient parallèles l'une à l'autre, côte à côte sans pouvoir se toucher, se rejoindre. » (Andrien, 2008).

Le mur représente le cadre, la loi, mais également une référence stable pour le cadre institutionnel : « Ouais, là c'est le mur et faut être fort. Il faut renvoyer quelque chose de stable de manière à ce que tu ne renvoies pas des fragilités à quelqu'un qui en déjà plein. »

L'entraînant peut compter sur cette référence qui peut à la fois recevoir, canaliser (le côté mou), accueillir la demande, les aspirations de la personne prise en compte et rappeler le cadre d'intervention de manière ferme :

« Pendant cet entretien, j'ai réaffirmé à Madame qu'elle pouvait être certaine du caractère bienveillant de mes propos alors même qu'ils pouvaient être difficiles à entendre. Je lui ai également dit que le temps judiciaire ne permettait plus de nous perdre dans les méandres de sa situation administrative, même si j'allais bien évidemment continuer à l'accompagner dans la résolution de ses difficultés administratives. Je lui ai précisé aussi qu'il était désormais impératif de mettre ses problématiques intimes au cœur de nos échanges. »

Cette dualité entre l'aspect « dur » du mur, atténué, renforcé par la souplesse de ce dernier permet de mettre en exergue des dispositions partagées entre les professionnels au sein de cette structure, telles les notions d'accueil, d'hospitalité et/ou de bienveillance notamment lorsque l'instruction de l'affaire devient prégnante ne permettant plus véritablement un travail d'inclusion sociale dans la durée : « Moi ce que je sais faire, c'est aller chercher quelqu'un pour qu'on puisse partir d'un point A et aller à un point B [...] Ouais, ça, c'est ce que je sais faire [...] C'est devenir un adulte significatif dans la vie de quelqu'un, voilà, ça, je sais faire. »

Une éthique d'hospitalité

Cette position éthique décentrée induit que l'entraînant travaille avec ses certitudes, protocoles et habitudes sur le terrain, mais qu'il laisse place à l'étonnement, qu'il soit en capacité de douter ou bien simplement de *créer des anfractuosités* dans le mur que le sujet aidé peut investir à l'image de ce que me contait un éducateur de prévention :

« Quand je prépare un séjour avec les jeunes, nous négocions ensemble les règles du séjour, les possibilités, limites et les choses sur lesquelles je serai inflexible. Après je leur demande individuellement "si ça roule". Comme ça on signe un contrat moral. Ensuite durant le séjour ils maîtrisent les limites, c'est comme s'ils pouvaient poser des fleurs dans des emplacements du mur. Et lorsqu'ils dérogent à la règle, je leur dis "Eh ! tu grilles tes propres règles, là ! »

En ce sens, il ne s'agit pas de *tenir position*, mais d'*habiter une position* pour s'aider à penser.

Sur le terrain, afin de développer cette *position d'accueil* ou d'hospitalité, il nous a fallu dans le cadre de la recherche-action avec les jeunes migrants cités plus haut nous poser la question de la nécessité de les interroger au sens où questionner ces étrangers les renvoyait indubitablement à leur étrangeté. Nul besoin d'être un expert pour savoir que le parcours de ces mineurs non accompagnés est ponctué de nombreux entretiens et interrogatoires, que cela soit avec les autorités étatiques, la police, les travailleurs sociaux et autres passeurs, etc. Ces sempiternelles questions de la « bureaucratie de base » (Bourdieu, 1993) sous-tendent des réponses justificatives de la part du migrant concernant les raisons de son départ de son pays d'origine, de sa présence dans tel pays, etc. En

somme, les représentations sous-jacentes à ces questions renvoient le sujet migrant à son étrangeté, le fait d'être d'une autre nation, d'être « autre », et qui doit prouver de manière incessante sa présence. C'est de cette manière que nous avons pu apercevoir que certains jeunes me narraient l'ensemble de leur parcours migratoire suite à ma question : « D'où arrives-tu ? »

Pour atténuer ces « effets interrogatoires » lors de la première rencontre avec le groupe de jeunes, nous privilégions des présentations inversées. Par exemple Joël présente Ibrahim et inversement : « Il vient de Guinée ; il aime le foot, les balades à Blossac ; il écoute du reggae, Marley, Blondy, Fakoly ; il a de l'humour, très sympa. C'est Guirassy. Il aime le Barça aussi » (les deux garçons font un « check »). Ibrahim lui répondit : « Quand il est venu, il m'a raconté, tout avoué ! C'est un ami. Il aime également le sport, la musique et le Barça ! ».

Suite à ces présentations, nous pûmes échanger autour de goûts musicaux communs, le fait de supporter des équipes de football similaires. En somme, la question de l'étranger était devenue la question de la question au sens de n'être plus l'objectif principal de l'échange, mais étant tout de même sous-tendue de par notre présence (Dufourmantelle citant Derrida, 1997).

Au fil des séances, nous partagions avec Jacques, un jeune Nigérian, notre passion du tennis de table. Entre deux parties, ce dernier nous raconta des bribes de son histoire alors que nous ne nous y attendions pas : « Tu sais je suis arrivé le 10 juin 2014 à Melilla ; le 27 février 2015 en Espagne. Avant j'étais dans la forêt (...) ». (Cheick réplique en souriant : « Il est comédien »). Jacques poursuit : « Quand j'ai sauté la barrière, j'étais avec un ami qui s'est blessé aux pieds (il nous montre des cicatrices qu'il a aux jambes). Il est retourné au pays. Je suis passé pour apprendre un métier. Je veux

faire comme Hysacam⁶, la propreté ». Nous l'écoutions nous raconter son histoire de manière attentive sans particulièrement l'interroger. Devant son silence ému, nous lui sourions. Sans un mot, nous reprîmes une partie de tennis de table. Des moments comme cela, nous en avons vécu des dizaines. À la fin de chaque séance, nous annotions ces derniers dans un carnet de terrain. À cette position éthique d'hospitalité, il convient d'ajouter une pièce à l'édifice, relative à l'empathie méthodologique.

6. Hysacam est une entreprise camerounaise liée aux métiers de la propreté et à la protection de l'environnement.

L'empathie méthodologique

L'empathie peut être utilisée comme une position éthique, support de diffusion à la volonté artistique. Pour tendre à cela, il est cependant nécessaire que le chercheur impliqué mène un travail d'autoréflexion sur ce qu'il produit au niveau relationnel de par sa présence, les activités-soutiens qu'il met en place. C'est par ce travail intensif et continu que l'empathie pourra devenir méthodologique.

Il ne faut pas confondre l'empathie avec la sympathie : « l'empathie consiste à se mettre à la place de l'autre sans forcément éprouver ses émotions, comme lorsque nous anticipons les réactions de quelqu'un ; la sympathie consiste inversement à éprouver les émotions de l'autre sans se mettre nécessairement à sa place, c'est une contagion des émotions, elle est proche du concept du *Care* (se soucier d'autrui). » (Jorland, 2004). L'empathie consiste à être attentif au point de vue de notre interlocuteur en imaginant ses perceptions et ressentiments liés à ses émotions sans pour autant fusionner avec ce dernier. L'empathie fait également beaucoup plus appel à l'intellect, il s'agit véritablement d'une tentative d'appréhender les sentiments de l'acteur sans énoncer de jugement positif ou négatif. De manière générale, en institut de travail social il est de mise de former les étudiants à la fameuse « distance sociale » entre l'aidant et l'aidé. Mais pour que cette « empathie méthodologique » devienne un véritable outil de recherche, il est nécessaire que l'entraînant s'implique tout en conservant une autoréflexion sur ses propres actions menées sur le terrain.

Le risque de la sympathie est donc d'éprouver l'émotion de l'autre sans forcément se mettre à sa place. Cet investissement émotionnel vient plus souvent combler

des failles narcissiques que véritablement aider une personne en difficulté. La sympathie peut encourager chez l'entraînant l'illusion salvatrice de vouloir « sauver » cet individu vulnérable. Ce souci de l'autre peut entraîner à la longue une toute-puissance altruiste entre celui qui octroie l'aide et celui qui la reçoit.

À ce stade de la réflexion, on comprend donc que l'empathie peut être réflexive. Elle est « une forme de connaissance intuitive, notion à laquelle se réfère d'ailleurs le terme allemand *empfindung*, se basant sur une appréhension immédiate et sensible du réel » (Nicolas, 2008). Elle permet d'accéder à la subjectivité du sujet aidé, de mieux comprendre la logique sociale et/ou culturelle de son groupe d'appartenance sans éprouver, comme dans le rapport sympathique, ses émotions.

À l'image de cette journée où j'accompagne Mohamed pour voir son père incarcéré depuis peu. Très ému, il me parle de la difficulté de sa famille à se débrouiller depuis l'emprisonnement de son père. Je me tais, Mohamed m'évoque alors les stratégies mises en place par son père pour survivre au quotidien, l'achat de voitures à l'étranger et leur revente en France, les ventes sur le réseau eBay, d'autres combines pour installer chez des particuliers des réseaux télévisuels câblés. Nous parlons de téléchargement illégal. Je lui évoque mes propres pratiques de piratage occasionnel ! Mohamed sourit d'un air complice « sérieux ? » Puis suite à un moment de silence, il me dit « sincère, avec toi la route passe vite ! »

Ce travail demande du temps et nécessite de développer ce que nommait l'ethnopsychanalyse des « observations flottantes » (Georges Devereux, 1980). Cette méthode vise à laisser « flotter » durant les interactions notre attention pour capter des éléments relevant du non verbal, du décor. En somme des attitudes, dispositions, mimiques qui resteraient invisibles au praticien focalisé uniquement sur le discours produit par le sujet

aidé. Cette « attention flottante » permet également à l'entraïdant d'être disponible aux associations d'idées, de situations qui peuvent surgir en soi-même. Par exemple, lors de ma première rencontre avec Pierre. Ce jeune camerounais assis, la tête penchée, caché sous sa casquette, fit régulièrement des remarques à ses camarades participant à la séance : « Comment tu peux dire que c'est ton ami alors que tu le connais depuis un mois ? » Lorsqu'il s'adressait à nous, je percevais de la peur à travers son regard. Lors de la deuxième séance, il ne dit pas un mot. À la fin de la séance, il vint me saluer. À la troisième séance, Pierre n'avait plus sa casquette, je le sentais prêt à parler, je lui proposai alors de donner son avis sur ses motivations pour venir en France, il se leva et prit la parole :

« On se dit ça en Afrique, quand on arrive, c'est fini, mais non ! Au pays, y vont jamais nous croire. Ici, tu n'es plus toi-même, tu es un autre. On ne peut avoir la même force. C'est comme si on venait d'accoucher, c'est une nouvelle vie. Pour le moment la seule différence, c'est qu'on n'a pas de problèmes pour manger et dormir. Au Maroc, tu n'as pas de "dormir", de "manger". J'ai passé un an et demi au Maroc. À partir de l'Espagne, on comprend ce qu'est l'Europe. C'est une question d'identité. Je ne peux pas rentrer au Cameroun. Ils ne comprendraient pas, l'échec de mon frère (rires). Au Cameroun, un lion ne dort pas : "rien n'est impossible". Et il y a une chose : déjà, sortir de toi, y'a un truc qui "rentre". Tu ne peux plus rentrer, y'a une pensée déformée quand tu rentres. Je ne sais pas si ça arrive à tout le monde ? Toi, tu as connu des gens sur la barrière. Toi tu as vu tout ça, la même chose que les amis. Le vrai problème, c'est ici. Y'a des Camerounais qu'ont perdu le mental. Moi si je suis là, je sais d'où je viens. On change d'identité en sortant de son pays. On ne peut plus revenir en arrière, un autre ».

Ce témoignage agit comme un déclic pour les autres membres du groupe ; certains d'entre eux osèrent s'exprimer sur leurs voyages, sur leurs attentes. Ces

réverbérations provoquées sont des données fondamentales, elles constituent par elles-mêmes des énoncés en plus des énoncés produits volontairement et involontairement par le sujet. Suite au témoignage de Pierre, nous ressentions que celui-ci permettrait également d'induire des « effets ricochets voulus » chez les autres jeunes (Devereux, *op.cit.*). Durant les séances suivantes, certains d'entre eux vinrent nous raconter leur « voyage » depuis leur pays d'origine.

L'entraïdant doit se laisser « surprendre » par le terrain, au sens de porter son attention sur des éléments relevant de l'infime, du non verbal, ces « restes ». Par exemple, nous avions également réalisé des ateliers photo où les jeunes pouvaient durant une semaine photographier les lieux qu'ils fréquentaient ou qu'ils tenaient en considération afin de raconter leur manière d'habiter la ville. Lors de l'un de ces ateliers, nous nous sommes laissés porter par les jeunes nous expliquant « leurs » endroits importants. Voici un extrait du carnet de terrain relatif à l'une de ces séances :

« Nous nous retrouvons devant trois bancs disposés en cercle situés devant la gare. Djibril explique alors que ce lieu importe pour lui, car c'est ici qu'il vient retrouver les autres pour échanger. Samir nous conduit à l'intérieur de la gare, dans le "couloir" comme il l'appelle. Là c'est le "wifi et l'électricité" pour son téléphone qu'il va chercher. Samir, Djibril et Bafodé expliquent qu'à leur arrivée ce qui les a le plus surpris, c'est le silence des gens : "Ils ne répondent pas à nos saluts. Bien souvent, on laisse notre place pour le Wifi, la plupart ne nous remercient pas. On est fatigué de cette indifférence, maintenant on parle qu'entre nous". Mohamed ajoute qu'il vit cette ignorance comme une insulte forte. Othman nous conduit ensuite dans le parking de la gare, au 4e étage. Il raconte qu'il a dormi ici pendant cinq nuits devant une voiture accolée au mur de la façade du parking. Un jeune albanais nous évoque qu'il a également dormi pendant huit jours dans ce parking (après s'être présenté à hôtel où il

aurait été éconduit). Othman poursuit en nous indiquant que c'est une femme parlant la même langue que lui qui l'a emmené chez elle pour se restaurer, puis l'a accompagné au Toit du monde (...). Il a été ensuite pris en charge par l'Aide sociale à l'Enfance».

L'entraînant impliqué tente au fil du temps de créer une « résonance » avec le groupe étudié, à l'image des réflexions développées par l'anthropologue Unni Wikan, ayant mené un travail à Bali. Elle souligne le fait que des intellectuels balinais lui avaient stipulé de ne pas négocier des entretiens sur son terrain, mais de créer *keneh* pour les comprendre, terme que Wikan traduit par résonance (Piasere citant Wikan, 2002). La « résonance » nécessite une volonté de s'impliquer pour « entrer » dans l'expérience de l'autre, de faire un effort de « feeling pensé » s'apparentant à l'empathie (*idem*).

À l'image de ce jour où pour la première fois depuis cinq années d'accompagnement, Adel m'appela pour me témoigner de son découragement :

« Tu sais, Lostis (entreprise de recyclage de déchets), cela n'a pas marché, il me manque les permis d'engins. De toute façon il y a toujours quelque chose [...]. – Faut pas te décourager, je vois pour toi deux voies : soit le travail social vu tes capacités relationnelles et ta volonté d'aider tes amis que tu démontres tous les jours, soit une école de la deuxième chance, tu n'as pas rien !

– C'est sûr, l'intérim doit m'appeler également, je ferais des petits boulots et puis je ferai une formation en septembre, un projet.

– Tu veux que l'on se voie ?

– Oui vendredi si possible ! »

À l'issue de cet entretien téléphonique, je notai : « Comment résumer le parcours d'accompagnement mené avec ce jeune homme depuis cinq ans, fait d'interruptions ? Nous sommes pourtant toujours res-

tés en lien, cependant c'est pour un petit événement aujourd'hui qu'il appelle. Je le sens découragé, sa période d'incarcération laisse un « vide » difficile à justifier. Pourtant il avait mis de l'espoir dans son projet d'embauche chez Lostis. Ce coup de fil témoigne de la confiance qu'il m'accorde, mais également qu'il a besoin d'un soutien moral. Je ressens de la fierté (un brin égoïste), mais aussi de l'empathie, une envie de l'aider, difficilement descriptible qui se vit, ressent personnellement et professionnellement. Cinq ans pour arriver à des moments comme celui-ci, des réaccordements, une confiance accumulée non pas à partir de résultats, mais des petits riens vécus au quotidien, à travers des rendez-vous, travaux sans projet, sans but précis raffermissant notre relation, laissant de côté la re-liaison éducative. »

Le vendredi suivant je le retrouve, il s'est couché à cinq heures du matin, déprimé « je me sens à côté, je n'arrive pas à m'enclencher, à me booster, franchement j'ai l'impression de devenir a-social. » Je réplique : « T'as des projets, il faut que tu t'enclenches, déclenche des actions, y'a que toi qui peux le faire. Il faut que tu allumes la mèche. »

« Oui j'ai des projets, mais je n'arrive pas. J'aide à longueur de journée mon pote pour ses recherches en intérim, mais pas pour moi. »

À ce titre également, dans le cadre d'une intervention auprès de Mineurs Étrangers Non Accompagnés, au bout de six mois d'ateliers, Gilles m'interpella en me tendant un papier où étaient inscrites une dizaine de questions qu'il n'osait poser aux éducatrices : « Où suis-je au niveau géographique sur une carte de France ? » Au fur et à mesure de notre échange, il en vint à évoquer ses cauchemars et ses difficultés psychologiques liées à des événements traumatiques vécus durant son parcours migratoire.

L'engagement raisonné

« La volonté de faire connaître et aider à résoudre certains problèmes liés à l'engagement sur le terrain concerne, au-delà du métier d'anthropologue et, plus généralement, des métiers de la recherche en sciences sociales dont c'est un des aspects cruciaux aujourd'hui, tous ceux qui sont engagés dans l'action ou l'intervention sociale et simultanément dans une réflexion nécessaire sur la juste posture à tenir sur le terrain [...] » (Agier, 1997).

Le rapport entre posture et position professionnelle relève d'une dialectique subtile sur le terrain, questionnant la notion de tiers que représente l'institution, mais également le cadre législatif en vigueur. Dans ce cadre, l'affirmation d'un positionnement ne peut se faire sans un rappel des limites liées à la posture comme dans cette situation où dans une voiture, un adolescent allait me délivrer des noms de jeunes que j'accompagnais qu'il soupçonnait d'être liés à une affaire de « tournantes » vécues régulièrement dans le quartier par une jeune femme qui venait d'être placée en institution. De manière ferme, je lui rappelai qui j'étais, en l'occurrence un éducateur travaillant dans le cadre de la protection de l'enfance, donc qu'en conséquence s'il parlait, je serais dans l'obligation de signaler les faits et les noms des jeunes en question aux autorités.

De même, lorsque j'intervenais en tant que chercheur en anthropologie auprès des mineurs non accompagnés, je n'étais plus professionnel de l'action sociale, je savais pertinemment qu'au contact de ces jeunes il me faudrait limiter mon engagement. Mon expérience passée de travailleur social auprès de jeunes en situation de marginalité plus ou moins avancée, pour la plupart de nationalité française, m'avait appris qu'il n'était pas possible de mener un accompagnement social et

éducatif durable avec ces derniers en les croisant une fois par semaine. Avant d'envisager tout travail éducatif avec ces jeunes migrants, il était primordial de régler de prime abord leurs problèmes matériels, puis de tendre à l'amélioration de leur situation administrative. De plus, la complexité de chaque situation individuelle nécessitait de consacrer des heures d'accompagnement auprès des institutions et des structures associatives. En conséquence, dès les premiers ateliers, nous avons adopté un engagement raisonné sur le terrain.

En conséquence, il m'a fallu être prudent quant à ce que je pouvais susciter ou bien faire espérer.

Le sujet n'est pas de critiquer toute espèce de don, ou d'engagement. Le sentiment d'urgence lié à l'expulsion de deux jeunes du dispositif hôtelier a été ressenti comme intolérable par l'ensemble de l'équipe. Cependant, que faire avec ces trois jeunes devenus « incasables », victimes d'une impasse juridique ? Ils ne pouvaient plus être pris en charge par les institutions d'aide à l'enfance et il leur était impossible de prouver leur minorité. Ils se retrouvaient dans un *no man's land social* les condamnant à vivre dans une extrême précarité. Ils se retrouvaient pris entre la « main gauche de l'État », c'est-à-dire « les travailleurs sociaux de la nation » et la « main droite de l'État » représentée par « la grande noblesse d'État » formée à « la *Realpolitik* économiquement légitimée » (Bourdieu, *op.cit.*). Des bénévoles militantes s'évertuèrent à réaliser des interventions sociales ponctuelles, liées à l'urgence du moment, privilégiant l'acte et l'immédiat plutôt qu'un véritable travail social auprès de ces Mineurs Non Accompagnés, lesquels nécessitaient du temps et la construction de réseaux relationnels, tant au niveau psychologique, social, sanitaire qu'éducatif. En juillet 2016, la justice somma le département de scolariser les trois jeunes mineurs âgés de 17 ans d'ici à trente jours, sous astreinte de 100 euros par journée de retard. Cependant, en août le Conseil Départemental saisit les magistrats de la plus haute juridiction admi-

nistrative française, pour demander l'annulation de la scolarisation. L'affaire est désormais en cours.

Le développement de la volonté artistique nécessite que l'entraînant privilégie des échanges dans la durée plus que le don instantané, en somme de veiller à : « Se préparer à accepter ce qui échappera, c'est bien ce que nous imaginons quand nous constituons un cadre, le risque étant bien sûr de le fétichiser comme une chose rigide incapable alors de contenir les transgressions, les passages à l'acte, mais aussi les inventions. » (Maqueda, *op.cit.*).

De plus, nous concevions cet espace d'accueil comme un lieu-ressource non « captateur » ; par exemple, les jeunes n'avaient aucune obligation de revenir à la séance suivante : nous souhaitions privilégier une lente construction d'alliances relationnelles et institutionnelles sur la durée afin de répondre aux problématiques diverses des quarante jeunes logés dans les hôtels. À titre d'exemple, suite à un atelier, j'aidais Stéphane, qui venait d'entrer en bac pro comptabilité, à obtenir un stage. J'appelai mon ancien employeur afin de lui permettre de réaliser celui-ci. De plus, en fonction des échanges que j'avais avec les jeunes, je leur indiquais les structures associatives et les lieux de loisirs pouvant constituer des ressources pour eux – en leur conseillant par exemple d'aller à la Mission locale pour refaire leur *Curriculum Vitae*. Cependant, il n'était pas question de se substituer aux missions de protection de l'enfance dévolues à l'État social. Je limitais cet investissement, sachant que bien souvent « celui qui donne, outre qu'il se fait plaisir, suscite chez l'autre un mix de plaisir et d'envie qui l'expose à l'idéalisation puis à la dés-idéalisation, voire au rejet puis à la haine » (*idem.*).

Expériences partagées

« Si la force du processus de la production s'absorbe et s'épuise dans le produit, la force du processus de l'action ne s'épuise jamais dans un seul acte, elle peut grandir au contraire quand les conséquences de l'acte se multiplient ; ces processus, voilà ce qui dure dans le domaine des affaires humaines [...] Le processus d'un acte peut durer jusqu'à la fin des temps, jusqu'à la fin de l'humanité. » (Arendt, 2002)

Au-delà d'un contrat éducatif et/ou relationnel temporaire avec les usagers d'un service social, l'entraînant s'appuie avant tout sur l'établissement d'une « relation de confiance ». Il s'agit donc véritablement de tendre à un partage d'expérience en se focalisant non pas sur des attentes, mais bien sur le moment. Les conditions de la volonté artistique et de l'art de l'ordinaire sont donc étroitement liées à la capacité d'*imprégnation empathique réciproque* créée entre les interlocuteurs, la permanence de la relation, un engagement raisonné.

De manière générale, bien souvent dans les métiers du travail social et/ou humanitaire, il est de mise d'opposer émotion et professionnalité, pourtant dans le secteur de l'action sociale, l'apprentissage émotionnel est également une source de l'implication professionnelle. Il s'agit pour le professionnel : « [...] D'assumer sa subjectivité, et donc ses affects et ses émotions, pour les verser dans les dynamiques de transfert et de contre-transfert dont se nourrit la relation éducative. » (Dumont, 2011). Dans cette perspective, le « partage professionnel des émotions » favorise un « travail émotionnel » autour de nos perceptions collectives, sentiments singuliers (*idem*).

En fonction des situations rencontrées sur le terrain,

cet aspect peut être mis en jeu, comme ce jour où j'évoquais à Mohamed mon cursus scolaire et la manière dont je m'étais débrouillé pour faire « sans argent » durant ma formation en travaillant l'été et en étant allé voir également à un moment donné une assistante sociale qui m'avait donné des tickets alimentaires.

Dès lors, le « partage du sensible » des « travailleurs sociaux » n'est plus à percevoir comme une activité limitant la relation éducative. À travers ces « expériences partagées », il n'est pas question de sentimentalisme, bien au contraire, mais bien d'une méthode active, un gage d'une professionnalité au sens d'être relié à des actes concrets, pratiques, mis en relation avec l'objectif de favoriser la reconnaissance propre à chaque sujet aidé.

Comme stipulé ci-dessous, à différentes occasions l'évocation d'un état commun de paternité nous a permis d'aborder des questions connexes beaucoup plus sensibles notamment avec des jeunes pères en difficulté : rapports homme-femme, la question de la contraception, de la perte d'autonomie, du passage entre jeunesse et âge adulte.

Elle favorise des mouvements chez les sujets accompagnés pris en compte, qui peuvent se manifester par une meilleure estime d'eux-mêmes, un sentiment de reconnaissance, la possibilité de modifier leurs points de vue, leurs perceptions des autres et d'eux-mêmes...

Mais ces expériences partagées peuvent permettre en certaines occasions à l'entraînant de favoriser avec l'accord des personnes un discours public sensible témoignant de leurs conditions de vie. Le professionnel peut donc devenir un traducteur, un témoin privilégié de la situation des personnes, par exemple lors d'une audience dans un tribunal. En ce sens, par la volonté artistique et les « expériences partagées », l'entraînant valorise une imprégnation singulière composée de

fragments d'expérience, de l'art de l'ordinaire vécu sur le terrain. Ces éléments composés d'émotions, métaphores, analogies, de l'humour, tensions vécues de la culture de l'autre témoignent de la « résonance » acquise sur le terrain avec un groupe, une personne donnée.

Nous devons impulser le développement d'un « savoir narratif » portant sur ces *pratiques moléculaires d'hospitalité* ; encourager les professionnels à prendre la parole, à créer des supports de transmissions de leur volonté artistique alliant la connaissance, l'humour, le rêve. Ces supports pratico-réflexifs peuvent devenir des moyens pour renouer avec le désir de s'émanciper des carcans gestionnaires, managériaux, de réinventer les pratiques avec les sujets bénéficiant des services sociaux.

Le temps est à l'écoute

« On ne peut pas défaire ce rapport au temps sans défaire le monde de l'économie ; et on ne peut envisager de transformation radicale du monde sans une transformation radicale du rapport au temps » (Baschet, 2018)

Les zapatistes qualifient leur rapport au temps à l'image d'un sablier, au sens où ils entendent défier le temps présent désenchanté en posant un pied dans le passé et l'autre dans le futur. En ce sens la volonté artistique constitue une éthique valorisant un certain anachronisme, une sorte d'inadaptation littérale aux accélérations modernes, aux cultes de l'évaluation et de la qualité. En ce sens, la volonté artistique nécessite d'être attentifs à l'écoute des temps : « [...] le temps dominant invite à ne se soucier que de l'instant présent, le sablier permet de voir tous les grains de sable à la fois, ceux qui sont déjà tombés comme ceux qui ne le sont pas encore ; il invite à se préoccuper à la fois du temps écoulé et du temps qui vient, indispensable pour donner sens à ce qui se produit maintenant » (Baschet, *idem*).

Ceci n'est pas toujours possible sur le terrain, notamment à cause de la réalité institutionnelle, mais il s'agit de le saisir en furtif dès que l'occasion ou une brèche temporelle se dessinent au quotidien comme lors de cette audience au tribunal pour enfants où le juge me questionnait sur la relative relation de confiance nouée avec un adolescent perçu comme « incasable » :

« Je vais vous dire un truc basique : "prendre le temps et avoir le temps". Cette ligne d'action souple permet de dialoguer, d'approfondir, inventer. Je pense que ce rapport au temps permet aux jeunes de se sentir considérés. Cette logique souple favorise l'empathie,

la compréhension réciproque de tenter le partage d'un bout de vie et non pas d'être uniquement un pourvoyeur d'aide sociale ».

Pour le dire de manière plus triviale, l'écoute réelle de la parole de l'autre nécessite de revendiquer du temps, il s'agit, à l'image des zapatistes, de « cheminer en posant des questions », c'est à dire développer des *traces d'errances* avec le sujet sans que le chemin soit préalablement *empreinté* ou autrement dit sans certitudes balisant les possibles. Je notais à ce propos il y a quelques années la nécessité de travailler à la « décroissance du travail social », une nécessité pour retrouver le goût du temps.

La volonté artistique est avant tout un mouvement. Un mouvement entraînant un fluide, en l'occurrence l'art de l'ordinaire composé de centaines de micros gestes d'hospitalité, comme une *méthodologie spontanée*. Spontanée, mais bien conscientisée par les entraînants de proximité. Ce qui compte, c'est l'intonation, le regard, ces petites choses de l'ordre du sensitif qui favorisent (ou non) l'intensité de l'échange. Dans ces moments fugaces, le temps est à l'écoute (Joël, 2017).

Ce temps est contraire à la linéarité cyclique de nos calendriers découpés en jours-mois-années. Je me souviens de la famille Digaud, marginalisée et stigmatisée à l'extrême dans le quartier, qui refusait fermement que les travailleurs sociaux entrent dans sa maison. Au bout de cinq années d'entretiens sur le pas de la porte avec l'un des enfants ou parents, un jour le père de famille m'indiqua : « Toi tu écoutes et prends le temps. Entre ! » Un des seuls professionnels en charge du relogement de la famille suite à un avis d'expulsion du bailleur social étant entré dans le logement une semaine plus tôt m'avait prévenu : « Tout est détruit, je n'ai jamais vu cela en trente ans de carrière ! » Je notai ce jour-là : « À l'entrée, j'aperçois l'escalier en colimaçon allant à l'étage, au moins six marches sont défoncées, au centre du mur attenant au salon familial,

il y a un trou d'environ 80 centimètres de diamètre, le père me regarde : «Ca, c'est quand Lionel (un de ses fils) est bourré, il défonce tout... Il a même crevé mes pneus de bagnole l'autre jour». Dans le salon, les murs sont jaunâtres, la tapisserie est arrachée, des photos-posters tirées d'hebdomadaires télévisuels sont scotchées un peu partout. Un cadre conséquent cache les aspérités du mur. Une photo agrandie du petit dernier de la famille. La télévision crache un son élevé, la table familiale d'environ six mètres de long est encombrée de déchets alimentaires, factures et autres publicités. Le père Digaud s'assoit au bout de cette dernière dans un siège automobile rafistolé. David, l'aîné de la famille entre et après avoir saisi un quignon de pain rassis repart dehors. À ma gauche la cuisine déborde de vaisselles, des cartons déchirés sont étalés au sol. Personne ne semble gêné, sauf moi. M. Digaud me regarde : « Maintenant tu vois le bordel intérieur ! »

Quatre ans plus tard, en plus de quelques jeunes du quartier, cette famille sera la seule présente à mon pot de départ. Ce jour-là M. Digaud me dit : « Toi tu vas nous manquer, t'as pris le temps avec Lionel et nous, t'as vu l'intérieur et l'extérieur. »

Dans cette perspective, les entraidents revendiquent le temps, le temps comme une durée, une période globale au-delà des accélérations sociales permanentes caractérisant nos sociétés modernes (Rosa, 2010). Mais également le temps comme attention à l'histoire biographique de ces sujets aidés, une écoute, une valorisation de points de leurs vies repérables dans une succession d'évènements liés à leurs trajectoires sociales. Le temps comme donnée temporelle, mais plus encore une pratique continue au sens presque métrologique comme un « état d'atmosphère » à diffuser dans l'air sociétal ayant pour objectif d'influer sur la vie et l'activité humaine. Finalement par la *volonté d'artiser*, il s'agit de diffuser des éléments volatils, impalpables, non rationalisables : la solidarité dans la joie par un moyen, l'art. Le terme art vient du latin

ars, artis signifiant « façon d'être ». Ce quelque chose en plus, ressenti, s'apparente véritablement à une « façon d'être », une façon d'être qui encourageait à une façon de faire. C'est ce « savoir-faire » construit à partir de coups d'intuitions, de *bricole de théâtralisation* qui crée de la pratique. Finalement, après avoir longuement tergiversé sur ce petit quelque chose, cette atmosphère particulière nous motivant toujours à croire en l'impensable même dans les situations sociales les plus insolubles, aujourd'hui nous osons dire qu'il est nécessaire de revendiquer que le temps est avant tout à l'écoute de l'autre.

Bibliographie

- Agier M., *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, L'œil neuf, 2004.
- Curie R., *Le travail social à l'épreuve du néo-libéralisme. Entre résignation et résistance*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- Dufourmantelle A., Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre. De l'hospitalité, Paris, Calmann-Lévy, 1997.
- Gori R., *La dignité de penser*, Paris, Les liens qui libèrent, 2011.
- Jorland G., L'empathie, histoire d'un concept. In A. Berthoz & G. Jorland (Eds.), *L'empathie* (pp. 19-49). Paris, Odile Jacob, 2006.
- Maqueda F., *Carnets d'un psy dans l'humanitaire. Paysages de l'autre*, Paris, Erès, 1998.
- Puaud D., *Le travail social ou l'art de l'ordinaire*, Bruxelles, Yapaka, 2012.
- Puaud D., *Un monstre humain ? Un anthropologue face à un crime « sans mobile »*, Paris, La Découverte, 2018.
- Puaud D., *Le spectre de la radicalisation. L'administration sociale en temps de menace terroriste*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2018.
- Rancière J., *La méthode de l'égalité*, Paris, Bayard, 2012.
- Rancière J., *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987.
- Scott J. C., *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne* (1992), Paris, Amsterdam, 1998.

Pour approfondir le sujet



Déjà paru du même auteur

« Le travail social ou l'art de l'ordinaire »

Livre disponible en téléchargement en version pdf et epub



- L'art comme fonction sociale, avec Roland Gori
- L'impact de la culture managériale sur la fonction éducative ? , avec Roland Gori
- Les métiers de l'éducation et du soin, témoins d'une crise de civilisation, avec Roland Gori
- L'attention à l'autre, une aptitude professionnelle à cultiver, avec Denis Mellier
- L'attention à l'autre, une modalité de présence à autrui et à soi, avec Denis Mellier
- L'offre de coaching scolaire : solution ou impasse à l'échec scolaire ?, avec Philippe Lacadée
- ...



- L'attention à l'autre, Denis Mellier
- Être porté pour grandir, Pierre Delion
- Pour une hospitalité périnatale, Sylvain Missonnier
- ...



- Comment comprendre mon émotion face à ce parent, à cet enfant ?
- La permanence des équipes éducatives aide à se construire
- ...

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures

Dernier parus

50. Homoparentalités.

Susann Heenen-Wolff*

51. Les premiers liens.

Marie Couvert*

52. Fonction maternelle, fonction paternelle.

Jean-Pierre Lebrun*

53. Ces familles qui ne demandent rien.

Jean-Paul Mugnier.

54. Événement traumatique en institution.

Delphine Pennewaert
et Thibaut Lorent

55. La grossesse psychique : l'aube des liens.

Geneviève Bruwier

56. Qui a peur du grand méchant Web ?

Pascal Minotte*

57. Accompagnement et alliance en cours de grossesse.

Françoise Molénat*

58. Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».

David Puaud*

59. Protection de l'enfance et paniques morales.

Christine Machiels
et David Niget

60. Jouer pour grandir.

Sophie Marinopoulos

61. Prise en charge des délinquants sexuels.

André Ciavaldini

62. Hypersexualisation des enfants.

Jean Blairon, Carine De Buck,
Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun,
Vincent Magos, Jean-Paul Matot,
Jérôme Petit, Laurence Watillon*

63. La victime dans tous ses états.

Anne-Françoise Dahin*

64. Grandir avec les écrans

« La règle 3-6-9-12 ».

Serge Tisseron

65. Soutien à la parentalité et contrôle social.

Gérard Neyrand

66. La paternalité et ses troubles.

Martine Lamour

67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.

Bernard Golse

68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoit Bastard

69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

73. Le lien civil en crise ?

Carole Gayet-Viaud

74. L'enfant difficile.

Pierre Delion

75. Les espaces entre vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros
Couloubaritis

76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borgh*

79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro*

80. Rites de virilité à l'adolescence.

David Le Breton

81. La nécessité de parler aux bébés.

Annette Watillon-Naveau

82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar*

83. Développement et troubles de l'enfant. 1- 4 ans

Marie-Paule Durieux

84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferrazza

85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

87. Corps et adolescence.

David Le Breton

88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez

89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique Le Goaziou

90. L'évolution des savoirs sur la parentalité.

Gérard Neyrand

91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

92. La vitalité relationnelle du bébé.

Graciela C. Crespin

93. Prendre soin du bébé placé.

Geneviève Bruwier*

94. Les trésors de l'ennui.

Sophie Marinopoulos

95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.

Michel Tozzi

96. Coopérer autour des écrans.

Pascal Minotte

97. Les jeunes, la sexualité et la violence.

Véronique Le Goaziou

98. Evolution du traitement des ruptures familiales.

Benoit Bastard

99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.

Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric
Atger et Claire Lamas

100. Prévenir la maltraitance.

Vincent Magos

101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.

Dany-Robert Dufour

102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.

Gérard Neyrand

103. L'attention à l'autre.

Denis Mellier*

104. Jeunes et radicalisations.

David Le Breton

105. Le harcèlement virtuel.

Angélique Gozlan

106. Le deuil prénatal.

Marie-José Soubieux, Jessica Shultz

107. Prévenir la négligence.

Claire Meersseman

108. A l'adolescence, s'engager pour exister.

Marie Rose Moro

109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute.

Claire Meersseman,
André Donnet, Françoise Dubois,
Cécile Guilbau

110. La portée du langage.

Véronique Rey, Christina Romain,
Sonia DeMartino, Jean-Louis
Deveze

111. Etre porté pour grandir.

Pierre Delion

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



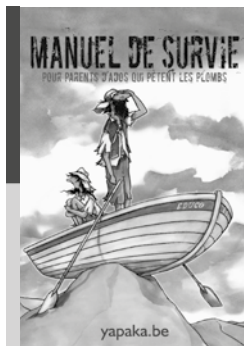
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS